

Quelques paillettes, un peu de soie... Coiffes d'Alsace du XVIIIe et du début du XIXe siècle, Colmar, musée d'Unterlinden, 21 novembre 2009 - 28 février 2010

Anne Wolf et Jean-Luc Neth (eds), *Quelques paillettes, un peu de soie. Coiffes d'Alsace du XVIIIe et du début du XIXe siècle*, Colmar, Musée d'Unterlinden, 2009, 191 p., ill., ISBN 978-2-902068-38-8

Le musée d'Unterlinden de Colmar (Alsace, France) est associé au célèbre retable d'Issenheim qui y est présenté, chef d'oeuvre d'un peintre et ingénieur de la Renaissance rhénane connu sous le nom de Matthias Grünewald. Musée encyclopédique, il conserve également des collections d'art et traditions populaires alsaciens parmi lesquelles figure un important fonds textile rassemblé pour l'essentiel entre la Première et la Seconde Guerre mondiale, qui compte de nombreux objets témoignant des manières locales de se vêtir.

Dans l'imagerie collective, les Alsaciennes sont vêtues de jupes rouges ou vertes, selon leur appartenance religieuse, de corselets à plastron et coiffées d'un gros noeud le plus souvent noir dont les coques encadrent leur visage et dont les pans flottent dans leur dos, si possible agrémenté d'une cocarde tricolore comme symbole de l'attachement de l'Alsace et des Alsaciens à la France. L'exposition *Quelques paillettes, un peu de soie...*, sous le commissariat d'Anne Wolf et Jean-Luc Neth, s'intéresse précisément aux coiffes d'Alsace, pourtant le visiteur n'y verra pas de noeud noir : parmi les centaines de pièces conservées au musée, ils ont choisi de présenter les plus anciennes, de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, et se sont attachés à deux formes particulières, portées dans l'ensemble de la région : les coiffes rigides dites « à bec » et les bonnets dits « à couture médiane ». Au total sont exposés plus de 250 objets, qu'ils soient textiles : coiffes, livres d'échantillons, ou iconographiques : toiles (dont une très belle série de portraits), gravures, planches d'albums de costumes, provenant en grande partie du musée d'Unterlinden mais aussi du musée d'histoire de Bâle (Suisse), de musées français (musée de Strasbourg, musée des tissus de Lyon, musée des manufactures de dentelles de Retournac) et de collections particulières.

Exposer des étoffes exige, on le sait, la mise en oeuvre de méthodes spécifiques, d'autant plus pour des objets aussi fragiles que les coiffes, assemblages de matériaux aux contraintes de conservation complexes. Ainsi l'indispensable règle des 50 lux rend parfois médiocre la visibilité de textiles sombres et mats. A Unterlinden, au contraire, la richesse des matières et de l'ornementation des coiffes, brodées de couleurs vives ou d'éléments métalliques dorés ou argentés, paillons, découpures, paillettes, cannetille, « diamants » et autres filés or ou argent, bordées de dentelles d'or ou d'argent, de tulle immaculé brodé, froncé ou tuyauté, ornées de rubans façonnés ou imprimés, s'en trouve d'autant mieux révélée. D'autre part, déployer un aussi grand nombre d'objets de même nature, même s'ils sont de petite taille, peut être rapidement lassant pour le visiteur : le mannequinage, sur des têtes de polystyrène recouvert de tissu sombre, sur des supports de laiton gainé ou à plat, pour les bonnets à couture médiane qui n'ont pas été déformés par l'usage, structure le regard, et l'organisation chronologique du dispositif muséographique, qui insiste sur les évolutions formelles, légitime cette abondance. Quelques vitrines thématiques, présentant les matériaux utilisés (albums d'échantillons de dentelles d'or et de rubans) ou explicitant les techniques d'assemblage des coiffes (grâce à des bonnets déchirés qui laissent voir leur rembourrage de coton et de papier), posent la question de leur fabrication, ses lieux, ses métiers, et évoquent les réseaux commerciaux d'achat des matières premières et de vente des produits finis. Une suite de onze bonnets à couture médiane issus du trousseau d'une Alsacienne du début du XIXe siècle, plus ou moins richement ornés pour s'accorder aux circonstances de leur utilisation, comprenant aussi des coiffes de deuil et de demi-deuil, constitue parallèlement un ancrage ethnologique qui permet de les évoquer dans leur usage social.

C'est au total une exposition monographique qui est proposée. L'exercice n'est pas sans écueil :

dédiée à une pièce singulière de costume, alors que l'on sait que les costumes font sens par la combinaison de leurs divers éléments autant que par les variantes de l'un d'eux¹, elle tend, pour des objets aussi somptueux que les coiffes alsaciennes, à leur conférer un statut d'oeuvres, leur isolement les coupant de la compréhension de leur fonction d'usage. Leur indispensable contextualisation, géographique, historique et ethnologique, est également difficile à constituer : à Unterlinden, ce sont essentiellement des portraits peints ou gravés et des planches de recueil de costumes qui y contribuent, des oeuvres justement, représentations témoignant de la manière dont des artistes ou des érudits considèrent le costume local plus que sources de connaissance. Le catalogue, dans lequel les commissaires dressent l'état de la question, constitue un complément indispensable : il cite les publications disponibles et souligne la rareté des informations concernant les coiffes à bec et les bonnets à couture médiane, entre autres leur production, importés ou confectionnés dans des ateliers alsaciens, en tout cas pas de fabrication domestique. Par les questions qu'il soulève, il montre que le costume alsacien du XVIIIe et du début XIXe siècle a été l'objet de peu de recherches d'envergure², que rares sont les travaux historiques et anthropologiques qui lui sont consacrés, soulignant *de facto* le peu d'intérêt de la recherche scientifique française pour les costumes régionaux³. Par exemple, les appellations attachées aux formes de coiffes étudiées étaient suffisamment imprécises pour que les commissaires adoptent leurs propres dénominations.

Le première section de l'exposition présente 26 coiffes dites « à bec » (*Schneppenhaube* en allemand, *Schnäpper*, *Schneppe*, *Schnäppenhüb* en dialecte alsacien). Montés sur une armature métallique, ces petits calots rigides, de velours noir brodé de perles de verre ou de drap d'or ou d'argent sont ornés de dentelle métallique, de broderies de filé d'or ou d'argent, de cartisanes et de paillettes de formes variées. Ils s'apparentent plus à des bijoux de tête qu'à des coiffes destinées à protéger, voire masquer la chevelure, on sait d'ailleurs que les Strasbourgeoises les conservaient sous leurs bonnets de fourrure. L'exposition les montre dans leur diversité : leur forme varie selon la provenance géographique et la période, des coiffes à trois becs de Strasbourg et Colmar, à un seul bec de Münster et Riquewihr jusqu'aux coiffes sans bec de Mulhouse. Ces variantes sont également liées aux modes de la seconde moitié du XVIIIe siècle, lorsque la forme évolue pour s'adapter aux coiffures relevées et poudrées. Leur somptuosité les désigne comme coiffes d'apparat, objectivement signes d'appartenance sociale. Les portraits exposés en témoignent, qui représentent des épouses de pasteurs ou de grands négociants telles Anne-Marie et Madeleine Dollfus. C'est d'ailleurs à l'évolution de ces modes qu'est attribuée la désaffection pour ces coiffes ostentatoires qui, élégantes avec les majestueuses robes « à la française » portées au milieu du XVIIIe siècle, s'accordaient mal aux « chemises à la Reine » en vogue dans les années 1780.

Autre type de coiffes exposées, le bonnet dit « à couture médiane » (*Schlaufkappen*, *Schlupfkappen* ou *Bändelkappen*) est constitué de deux pièces de tissu symétriques réunies par une couture. Cette forme de base varie par ses dimensions et son ornementation selon les lieux, les périodes, l'appartenance sociale et les occasions plus ou moins solennelles au cours desquelles le bonnet était revêtu car, contrairement aux coiffes à bec, toutes les Alsaciennes, bourgeoises des villes, commerçantes, paysannes plus ou moins prospères des campagnes l'ont possédé, et porté parfois encore au début du XXe siècle. Les bonnets présentés étaient probablement les plus précieux, portés

¹ Voir en particulier Yves Delaporte, « Le Signe vestimentaire », *L'Homme*, année 1980, volume 20, n° 3, p. 109 - 142

² Voir cependant Léone Prigent, *La perception du vêtement féminin des élites et des classes populaires à Strasbourg, Mulhouse et Colmar (XVIIe-XVIIIe siècle)*. *Image de soi, image de l'autre*, thèse de doctorat d'histoire moderne, dir. J.-M. Boehler, Université Marc Bloch, Strasbourg, 2008

³ A l'exception, entre autres, des publications dirigées par Jean-Pierre Lethuillier, *Les costumes régionaux : entre mémoire et histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, VII-580 p.-XXIV p. de pl. et *Des habits et nous, vêtir nos identités*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 222 p.

lors de cérémonies de la vie familiale et soigneusement transmis de génération en génération. Les matières sont riches : de soie façonnée à motifs floraux, parfois lamée et brodée de petits éléments métalliques dorés ou argentés, ils sont doublés de belles indiennes et bordés de dentelle métallique ou de ruban de soie polychrome. La plupart ont conservé une dentelle blanche, aux fuseaux ou de tulle brodé, plus ou moins large et travaillée, plus ou moins froncée ou tuyautée, qui encadrerait le visage. Le système de maintien de la coiffe et son évolution constituent la trame du dispositif de cette seconde section : les bonnets les plus anciens sont serrés sur la nuque par un système de coulisse auquel était fixé un noeud décoratif de ruban, comme dans la région de Colmar, ceux du Ried et de la Hardt, à l'Est, sont maintenus par un ruban croisé sur la nuque, remontant de chaque côté de la tête et fixé par un petit noeud frontal ; dans le Pays de Hanau et d'Outre Forêt, au Nord, les bonnets moins profonds, de plus petite taille, sont portés « en crête » sur le dessus de la tête ; les deux formes de fixation, coulisses de serrage sur la nuque et ruban croisé à noeud frontal coexistent. L'exposition se clôt sur une vitrine consacrée à la seconde moitié du XIXe et au XXe siècle qui présente de beaux réemplois, sacs à main, chasubles et bannières faites de bonnets démontés, et un grand noeud de soie multicolore monté sur un bonnet désormais démodé.

Si le visiteur ne voit pas de « noeud alsacien », à l'exception de cette pièce de l'ultime vitrine, c'est que les commissaires ont choisi de traiter des coiffes des années 1780 à 1830, c'est-à-dire de la période précédant la Révolution française, lorsque le costume régional est réputé apparaître en France, et de ses premiers développements du début du XIXe siècle, antérieurement à son « âge d'or » qui se situe dans le monde paysan du XIXe siècle. C'est ce costume rural qui produira les formes du costume folklorique porté aujourd'hui encore, essentiellement par les groupes folkloriques, comme emblème des identités régionales. D'une manière générale, comme en Bretagne où le costume bigouden (au sud de la péninsule) et surtout sa haute coiffe, formes tardives, figurent « le » costume breton, les parures les plus spectaculaires sont adoptées comme costume typique. En Alsace, c'est la version portée dans le Kochersberg, au nord de Strasbourg, qui produit le stéréotype du costume folklorique. Le ruban à noeud frontal y a suivi une évolution singulière : il remplace le noeud de nuque, les rubans s'élargissent tellement que dans les années 1850 les coques, trop lourdes, sont portées sur les côtés du visage ; vers 1880 enfin, les rubans, trop larges pour être noués, sont plissés et maintenus par une bride fixée sur le dessus du bonnet, et ainsi détournés de leur fonction de système d'attache pour devenir purement ornementaux. De là, on saisit mieux le parti des commissaires, tout d'abord de limiter leurs propos aux coiffes, « champ d'expression privilégié de la créativité des brodeurs ou des brodeuses et des couturières, reflet de la diversité "régionale" et signe identitaire par excellence »⁴ effectivement plus emblématiques en Alsace qu'en Bourgogne par exemple, mais aussi de montrer des coiffes méconnues du public, qu'il soit alsacien ou international, et surtout différentes de l'image souvent caricaturale et galvaudée attachée au noeud noir. C'est une autre manière de signifier que le costume folklorique appauvrit en prescrivant une norme à usage externe, ceux qui le portent se mettant uniformément en scène, alors que le costume régional associe également des signes à usage interne qui situe celui qui le revêt dans une classe d'âge, un statut matrimonial, social, professionnel... et une chronologie.

Cependant, une autre lecture de l'exposition affleure. Étudiées avec rigueur essentiellement dans leur matérialité, les coiffes résistent. Que représentent-elles ? Que représentaient-elles pour celles qui les portaient et ceux qui les regardaient, que représentent-elles aujourd'hui ? Quel lien unit ces deux formes aussi hétérogènes, portées au même moment sur le même territoire ? C'est, me semble-t-il, leur relation à l'identité alsacienne et le témoignage de sa richesse et de sa complexité, au premier plan ses liens historiques avec l'Allemagne et avec la France : le territoire alsacien a fait partie du Saint Empire romain germanique jusqu'au XVIIe siècle. C'est à la fin de la guerre de Trente Ans, en 1648, qu'une partie du sud de l'Alsace a été cédée à la France par l'Autriche ; en 1681 Strasbourg, ville libre, et le reste de la région, qui conserve largement son autonomie, sont

⁴ Catalogue, p. 14.

administrés par un intendant français à l'exclusion de Mulhouse, « république libre » jusqu'à 1798. En 1871, après la défaite de Napoléon III, l'Alsace est rattachée à l'Empire allemand, elle redevient française après le Traité de Versailles de 1919, puis est annexée au III^e Reich entre 1940 et 1944. Ainsi, les coiffes montrées sont « françaises », ou du moins fabriquées et utilisées lorsque l'Alsace est rattachée à la France. Cependant les coiffes à becs sont portées en Alsace plutôt qu'alsaciennes : vraisemblablement adoptées dès le XVI^e siècle dans une grande partie de l'Europe, elles sont attestées dans le Palatinat, en Suisse et Haute-Souabe, zones d'influence germanique ; les matériaux des bonnets à couture médiane proviennent, autant qu'on puisse le déterminer, de Zurich plutôt que Lyon pour les soieries, possiblement de Mulhouse pour les doublures d'indiennes (l'indiennage, interdit en France, est introduit à Mulhouse dès 1746, alors que la ville était encore rattachée à la Confédération helvétique), des rubans très proches étaient fabriqués à Bâle, mais il s'en fait aussi en Allemagne et en France, tout comme les dentelles... Au-delà des changements de mode, un événement marque, matériellement et symboliquement, la disparition des coiffes à bec d'Alsace : pendant la Révolution française, le 25 brumaire an II (15 novembre 1793), une proclamation des représentants du peuple Le Bas et Saint Just, envoyés en Alsace pour mener à bien le processus d'unification nationale, exige des Strasbourgeoises la livraison de leurs « toques d'or », jugées liées aux « modes allemandes », à la Société républicaine de Strasbourg qui les transforme en numéraire : 1061 coiffes à bec sont livrées, représentant une valeur de 10 450 livres.

Le « noeud alsacien », noeud noir et cocarde, absent matériellement, est cependant présent en creux, peut-être son image austère et souffrante constitue-t-elle un contrepoint métaphorique à la beauté, à l'orgueil et au chatoiement des coiffes exposées. Il opère comme référent, accomplissement à la fois formel et temporel de cette belle histoire des coiffes d'Alsace qui incarne, par les objets et la manière dont ils sont montrés, la dimension éminemment politique de la parure.

Florence Charpigny, Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes, Lyon.